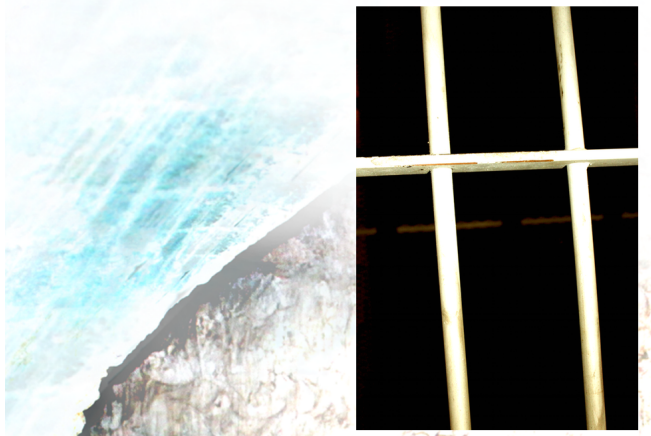

D'ENCRE ET D'ACIER, *ainsi sois-tu*

Projet de
Lise Barbeau et Denis Dion

Musée québécois de culture populaire

Conseil des arts et des lettres Québec

CRE de la Mauricie Conférence régionale des élus

Culture Mauricie

Galerie d'art du parc

LISE BARBEAU

Originaire de la région de Québec, Lise Barbeau vit à Trois-Rivières depuis de nombreuses années.

Peinture, photographie et installation sont des parties intégrantes de son parcours depuis plus de 20 ans. Sa participation à de nombreuses expositions solos et de groupe et son implication dans le milieu théâtral ont alimenté sa recherche.

Sa pratique se déroule dans le temps et utilise la répétition comme élément constituant. Que ce soit les 50 piles de journaux de «Dialogue de sourd», les pieds de «Où est Dieu», les manteaux créés, peints et défaits fil par fil de «Laisser au vestiaire» ou les 2000 cartes informatiques de «l'Ancêtre» et du «Marcheur» le temps et la répétition du geste, sont des éléments essentiels de sa recherche créatrice.

DENIS DION

Denis Dion est compositeur et passionné de musique et de sons. Il se décrit comme un un artiste multidisciplinaire dont les oeuvres font appel à la mise en son tant par support informatique que par une installation interactive. À cette date, il a eu l'occasion de travailler avec des musiciens d'ici et de l'étranger et a réalisé des musiques tant pour le concert, le cinéma et la télévision. Il travaille et vit à Trois-Rivières, est membre du Centre de musique canadienne et sa musique est publiée aux Éditions Dobermann-Yppan.

D'ENCRE ET D'ACIER,

ainsi sois–tu

Projet de
Lise Barbeau et Denis Dion

PAUL DALLAIRE

«Paul Dallaire est professeur au Collège Shawinigan et poète partout sans exception, à la maison, au marché de fruits et légumes, sous les pins blancs romantiques, calé dans la neige pragmatique ou tout nu sur les rochers de son majestueux fjord Saguenay, au garage ou chez le dentiste fataliste, au salon funéraire ou à la pouponnière, sur son vélo ou ses raquettes ... Il jogge et s'active avec une frénétique lenteur dans le jello quantique qui l'obsède et l'enveloppe tendrement.»

Le petit oiseau dans ma main tendue n'existe pas et nous ne nous envolerons pas vers les étoiles qu'elles soient naines, géantes, rouges, jaunes ou blanches

tu es là
tes yeux reclus dans la pénombre derrière les barreaux
tu retiens tes mots toujours enfermés dans l'opacité du silence
nous sommes des internés toi et moi
toi à l'extérieur moi à l'intérieur
dans ma prison de béton aux frontières ferrugineuses
approche!
ma gorge rouillée se resserre en étau qui écrase mes mots, les fragmente
je me confine dans un espace toujours plus petit dans ma tête
je me recroqueville dans des racoins d'infini
plus j'accepte mon enfermement plus je m'enferme plus je suis libre…
j'aimerais te séduire, te dire que
la liberté est une bombe invasive, une sournoise aux rayons alpha
elle te rentre dedans, fouille partout, t'endommage, t'ionise
la liberté te laisse ravagée, ôte-toi de là! Fuis!
approche!
joins tes poings aux miens enserrés sur le fer ensanglanté de nos cages
aux murs de pierre gravés par l'acier des vieilles plumes
notre amour forgé à grands coups sur l'enclume du lyrisme
toi et moi, nous acceptons d'être martelés de contraintes
je te vois dans la noirceur calme derrière mes barreaux
tes yeux irradient et creusent des tunnels dans l'espace clos
approche!viens là, plus près encore que je capture ton énergie
la distance abolie dans ton rayonnement
approche!
que je m'abreuve! que ta bouche touche ma bouche
ouvre grand tes yeux que je m'évade dans ta lumière
que je plonge dans tes pupilles, que j'y glisse!
j'aime glisser, j'ai toujours aimé glisser, dire que je glisse!
entre tes cuisses virtuelles le long de tes neurones optiques
nos dendrites s'entrecroisent, nous nous entremêlons les membranes
nos axones courent électriques comme un fil
nos influx se comprennent dans la symphonie de nos synapses
je pénètre ton noyau, tes gènes si maternels
ton code qui enferme le chaos dans le langage de ton corps
où j'aboutis toujours… mon amour
j'explore tes cavernes bruyantes
je remonte en louvoyant dans les courants puissants de tes flux pulsés
jusqu'à ma première cellule dans ce lieu de mon enfermement originel
nous sommes enfin un, toi et moi, prisonniers joyeux dans la même cellule
évadons-nous maintenant par cette minuscule craquelure sur le mur
Laissons-y couler tout notre sang goutte à goutte
écoulons-nous comme un fleuve d'hémoglobine pressurisé
dans cette étroite fracture jusque sous la cour de la prison
jusque sous la croûte à travers la multitude des racines, des vers, des mille-pattes
dans le grouillement de tous les rampants fouisseurs aveugles
faufilons-nous entre stalagmites et stalactites
suçons l'eau à même ces mamelles souterraines et glissons
jusque sous le manteau terrestre à travers le magma en feu
pour que notre fer retrouve le fer du noyau de la terre
en ce centre où la gravité n'est plus
où les forces de cohésion n'existent plus
libérant notre amour de la pesanteur de nos mots aux lettres
dissociées jusqu'à la disparition dans le retour de l'informe…

RITA PAINCHAUD

Nomade dans le monde des arts, Rita Painchaud a une formation en musique (clavecin) et en littérature. Elle enseigne la littérature au cégep de Trois-Rivières et a bifurqué vers l'histoire de l'art à maintes reprises. Elle a été directrice générale (1990-1995) et directrice littéraire (1988-1995) de la revue Le Sabord, a collaboré à des œuvres multidisciplinaires, entre autres avec le compositeur Denis Dion et la vidéaste Carolane St-Pierre. Son dernier récit, « Comme voile attachée au chaos », a été publié dans le 95e numéro du Sabord.

Hors les murs les rumeurs de la pierre

Vous me demandez de sonder l'univers de la cellule, les corps perdus, les âmes reclues, les barreaux qui font frontière entre les hommes de feu et les hommes de loi. Vous me demandez d'écrire à l'arme blanche, de rassembler les grenailles qui me rongent depuis que la pierre arrache à la pierre, que le coeur arrache au coeur, que le fer frappe sa cadence sur des *plafonds pourris*. Vous espérez des mots qui prennent appui sur la souffrance, des mots incantatoires, des mots aiguisés à la pointe du couteau. Vous me demandez, à moi, de raconter alors que tout, ici, verse dans la pesanteur du verbe. Tout me tait.

***

Tu trafiquais tes colères et misais ferme, contre tous les vents de la terre, contre la volonté du père, du mari, du frère. Dans le corridor de la haine, le feu braise à longueur de nuit. Tu le savais.
Tu écorchais tes rêves, ouvrais les paupières sans voir, ouvrais les mains sans prendre, ouvrais la bouche sans dire. Dans le confinement de la honte. Tu marchandais, t'inventais un jumeau une jumelle qui filait comme flèche au vent. Tu aspirais à plus grand, sans les grincements de l'acier dans les livres d'école. Mais les prières meurent avant l'aube.
La rage clouée au fond de la gorge, tu avales tes silences, deux par deux. Cadence parfaite. L'amour et la guerre, le désir et la pénitence, le chant rauque des aciers se mêlant aux aciers. La sentence de l'intérieur, tu la connais par coeur.
Incandescente. Longue. Effilée. La peur. Blocus vivendi.

***

Vous insistez, me demandez de faire courir hors les murs les rumeurs de la pierre. La liberté a ses pièges et ses fenêtres noires, vous le savez. Alors je taillade, dans l'alternance des jours et des nuits, à la force du poignet. Je gratte, creuse, grave. Détache les ancres. Une à une. Module les cellules souches dans la moelle de l'inexistence. Pour entendre les chevaux en cavale, les chansons en rafale, les couleurs de la pluie un jour de vacances. Vous me demandez de croire, encore, de contourner les bûchers, de lancer les kamikazes dans le rouge des artères. C'est que vous êtes libre. Vous. Écho trouble de mes délivrances.

De la fougue à la fugue. Une question de temps.

CHRISTIANE SIMONEAU

Québécoise, trifluvienne d'adoption, Christiane Simoneau a fait ses études à Québec et à Trois-Rivières où elle s'enracine dans les territoires de la création. Ses écrits se nourrissent de ses activités intimement liées aux arts et de ses explorations de par le monde. Un premier recueil de poésie a été publié en 2014 aux éditions UNICITÉ, collection Poètes planétaires et un deuxième est prévu pour le début 2016.

À l'ombre d'où je suis…

J'ai mal à mon humanité…
j'étouffe dans ce brouillard d'être
je crie des soupirs, hurle des larmes
de m'être trahie, abandonnée maintes fois
dans l'immensité de mes univers intérieurs

Prisonnière en cavale envahie de doutes
qui momifient trop souvent les intentions
je marche en quête d'affranchissement
dans l'étendu infini des magnificences
qui clignotent à l'horizon de qui je suis

En errance momentanée, portant mon refuge
parfois léger, parfois lourd de sens obscurs
je vagabonde dans les sentiers de ma destinée
explorant les fécondes inspirations créatrices
en appétit de vie, de survie existentielle

J'écris et sculpte mon quotidien de pourpre
je forge des alliages et des alliances
compose des suites parfois déconcertantes
avec les cohérences, incohérences du moment
improvise des embrasures déstabilisantes
dans les ancrages qui m'habitent

Assoiffée de quiétude, de latitude et de sublimation
je chevauche le présent, ensemence les secondes
parcours amoureusement les douceurs lumineuses
avec des rires cristallins, j'écume les instants
brise les barrières de l'obscurantisme, crée
des ouvertures dans la beauté des imperfections

De passage, je médite, espère en silence
le printemps des libertés…

D'ENCRE ET D'ACIER,

ainsi sois–tu

Ce projet met en scène des artistes de la région mauricienne regroupés autour d'un projet créatif . Poètes, écrivains, arts visuels, musique, vidéos sont réunis dans un projet audacieux de création pour une diffusion à la vieille prison du Musée québécois de culture populaire, figure importante de notre patrimoine.

À partir du texte de nos auteurs, les créations visuelles de Lise Barbeau et les créations musicales et vidéographiques de Denis Dion sont des éléments percutants dans les différentes cellules.

D'encre et d'acier, ainsi sois-tu est une mise en espace des différentes cellules, qui forment ce parcours des 7 stations, aménagées en fonction d'un artiste-écrivain et reflétant les intentions de l'auteur.

Cellule à un lit, ou à 4 lits, donjon de pierre où l'on doit marcher sur le sable, phrases ou mots écrits au mur par d'anciens prisonniers, le caractère particulier de chaque cellule devient complice de l'écrit, du visuel et du son. Chaque espace nous parle, espace qui nous rend parfois mal-à-l'aise, transformé par la poésie, la musique, les projections vidéographiques et les créations visuelles qui permettent aux visiteurs de s'envoler hors des barreaux.

Le visiteur s'arrête, regarde, écoute et lit. Les phrases répétées en boucle, les objets hétéroclites, les images qui nous interrogent, ponctuent son parcours.

Chaque station est unique et distincte et crée un climat qui élimine les barreaux de la prison et permet de nous évader dans un univers sans frontières.

SÉBASTIEN DULUDE

Sébastien Dulude est né à Montréal en 1976, réside à Trois-Rivières depuis 2002 et est actif en poésie depuis 2006. Il a eu l'occasion de présenter son travail lors de nombreux évènements un peu partout au Québec, de même qu'en France et en Belgique. Il a fait paraître un premier livre de poèmes et de performances intitulé chambres aux Éditions Rodrigol en 2013. Son second recueil, ouvert l'hiver, est paru en mars 2015 aux Éditions La Peuplade.

memento mori

1.
c'est d'abord une affaire de peau
l'enveloppe du corps qui cherche à se dire
ou alors c'est la peau qui cherche à taire
c'est toujours une histoire de peau

histoire sans mot
ou alors des faux
ou alors juste la frappe
juste la marque
juste la blessure
une infime série de piqures qui tiennent lieu du pire
qui contiennent les désirs
qui retiennent les pertes et les fuites
comme un garrot les coulures
«souviens-toi que tu vas mourir»
épelé par l'aiguille
et murmuré par l'encre

2.
on commence par raser la peau
comme on abattrait un barrage
puis laver l'épiderme à l'alcool
le rendre à son origine fragile et irritable
presqu'une muqueuse mise au monde

le vrai tatouage se grave dans cette terreur tendre
de voir les sutures se déchirer
ces extrêmes remparts d'intimité se rompre pour laisser pleurer une rivière de printemps [amarante

3.
et enfin la douleur s'éteint
ne reste qu'une trace
un échange entre un peu de sang pour un peu de permanence
envies mémoires et hantises griffées à l'aiguille sur la peau
exposées aux regards comme en un baptême
une menace qui fulmine dans son silence d'encre devant la face du monde
«je ne suis pas encore mort»

MONIQUE JUTEAU

Monique Juteau a souvent collaboré avec les artistes de la Mauricie. En complicité avec la cinéaste Carolane Saint-Pierre, elle a participé à l'élaboration de spectacles multidisciplinaires Elle a publié cinq recueils de poésie. *Des jours de chemins perdus et retrouvés* lui a valu, en 1998, le prix littérature Gérald-Godin. En 2001, elle recevait le prix de poésie Félix-Antoine-Savard. Elle a aussi publié nouvelles, romans et récits de voyage. *Paris/Bombay en quatre chambres et une antichambre* remportait, en 2002, le second prix littéraire Radio-Canada, catégorie *Récit de voyage.*

Le poumon d'acier de l'écrivaine Ainsie Soitu

Jour de confidences. C'est dans un poumon d'acier que je passe une bonne partie de ma vie à écrire, à manger des barres tendres, à me demander pourquoi je suis née avec une insuffisance pulmonaire. Mais je ne fais pas que me questionner, j'ai aussi inventé le *Cheveux-au-vent-z-120*, à tête rotative. Aujourd'hui, j'écris avec un crayon-feutre à encre indélébile pour que jamais ne s'efface de ma mémoire le jour où l'on m'a déposée dans ce cabinet respiratoire au grand déplaisir de ma mère, coiffeuse spécialisée dans les chignons bananes et mises en plis extravagantes. Je me souviens de sa queue de cheval, de son odeur, mélange de shampoings fruités et de teintures capillaires suffocantes.

Jour d'oxygène. Inspire. Respire. Pense à une montgolfière. Joue à laine d'acier dans les airs. Ce matin, la pression de mon poumon d'acier est à son maximum d'efficacité. Mon cœur accélère. On dirait le battement d'ailes d'un oiseau-mouche. Je vole dans la fiction. Je me répands dans le présent comme les aigrettes d'un pissenlit sur lesquelles on viendrait de souffler. Aujourd'hui, j'écris avec un Bic à pointe fine parce que tout est dans le détail de la vie.

Jour de percussions. Chaque colère est un coup d'État contre moi. Je me défoule et martèle l'acier des parois de mon poumon. Ça fait des marques. Je m'en fous. Coup de bâton. Bang. Ça tonne. Ça résonne. Ça vibre. J'étouffe. J'aimerais me promener des jours durant à ciel ouvert, dans une forêt de conifères ou traverser un lac à la nage papillon. « Madame Soitu, ça ne vous arrivera jamais », me répète souvent mon psy. Les mots tapent fort dans le haut-parleur. C'est comme recevoir mille claques en pleine face. Je m'énerve. Flouch! Je renverse la bouteille d'encre de Chine. Noir, mon souffle. Aujourd'hui, j'écris avec une plume qui crache, bave et fait des taches.

Jour de lâcher-prise. Je me glisse sous le *Cheveu-au-vent-z-120*. Une fois bien installée, il me suffit, pour changer d'air, d'actionner les vents du monde : l'alizé, le chinook, le squamish, le pampero, le farou, l'harmattan, le mistral, le zéphyr, le noroît, le bora, le zonda, le simoun, le sirocco. Mes cheveux gonflent, roulent à 120 kilomètres-heure. Je ne vois plus passer le temps. Aujourd'hui, j'écris des chansons que je remplis de bandonéons, de bambouseraie, de robes rouges à triples volants et de chignons bananes entre les refrains.

Jour maboul. Je joue à laine d'acier ou paille de fer. L'important pour moi, c'est de ne pas perdre. « Perdre rend triste », me dit souvent mon psy. Perdre patience. Perdre la mémoire. Perdre son sang-froid. Perdre espoir. Laine d'acier dans les airs, crimes de guerre et parades militaires, le pouvoir m'atterre. Paille de fer et boules de nerfs, je me relève et gagne *Aloué Lafalaloué*, un chant marin pour déhaler. Aujourd'hui, j'écris avec un stylo rechargeable à encre bleue pour faire le plein d'océans.

Jour de sexe. Je compte mes globules, les rouges et les blancs à l'aide de l'application *Mister Finger*. Je m'imagine voir un *Mister* en train de se propager dans mon corps à la recherche du moindre leucocyte. J'appuie sur une touche et il fait le tour de mon petit organe érectile. Puis en un clic, il s'énerve et s'égare en de multiples propositions. Aujourd'hui, j'écris dans la position couchée en mangeant des barres tendres. Je fais des miettes que je ramasse du bout de mon index mouillé en attendant que *Mister Finger* ait fini de me recenser.

GUY MARCHAMPS

Guy Marchamps est né à Trois-Rivières en 1958. Animateur littéraire et culturel depuis 1980, il est organisateur de plus d'une centaine de rencontres littéraires et spectacles de poésie. Il a exercé plusieurs métiers tels : travailleur d'usine, technicien de scène, musicien de blues, bibliothécaire, professeur de littérature, libraire et chroniqueur culturel à la radio. Il a publié une quinzaine de livres de poésie dont L'Innommé (prix Clément-Morin et prix Gérald-Godin de la ville de Trois-Rivières). En 2011, il a reçu le Prix à la création artistique du CALQ pour la région de la Mauricie.

Poème pour ne pas mourir

Je suis prisonnier de mon corps
Mon corps est français
Le français est ma langue
Ma langue est dans mon corps
Je n'aurai jamais assez de mots
Pour être en accord avec ce qui entoure mon corps
J'ai besoin d'une âme
J'ai besoin des autres
Pour me mettre au monde
La musique des mots
Va plus loin que le sens
Les mots vibrent
Prennent la forme
De millions de cellules
Auxquelles je n'ai pas accès
J'ai besoin de tous les poèmes
Du monde pour être au monde
J'ai un presque pays
Et je le baptise avec mon verbe et celui
De ceux qui sont venus avant moi
Je fais corps avec ce pays
Mon pays est prisonnier
Et je dis Gaston Miron pour ne pas oublier
Et je dis Pierre Bourgault pour ne pas oublier
Et je dis Francis Simard pour ne pas oublier
Et je dis René Lévesque pour ne pas oublier
Et je dis Michel Chartrand pour ne pas oublier
Et je dis Simone Monet-Chartrand pour ne pas oublier
Et je dis Pierre Falardeau pour ne pas oublier
Et je dis Hélène Pedneault pour ne pas oublier
Et je dis Gilbert Langevin pour ne pas oublier
Et je dis Pauline Julien pour ne pas oublier
Et je dis Gérald Godin pour ne pas oublier
Et je dis Félix Leclerc pour ne pas oublier
Et je dis ton nom même si je ne te connais pas
Je suis prisonnier de mon pays et je ne veux pas mourir
Pas de cette mort soumise
Pas de cette mort qui nous empile dans l'oubli
Pas de cette mort qui nous enlève la fierté de se tenir debout
Je t'appelle je t'épelle
Je m'adresse à toi
Je dis : lève-toi
Ne t'oublie pas dans l'avenir
Ne t'oublie pas dans l'avoir
Ne les laisse pas panser ta pensée
Ne leur laisse pas le mot de la fin
J'ai besoin d'une âme
J'ai besoin de toi
J'ai le corps à cœur
Et ma mort se meurt
Lève-toi

FRANÇOIS DÉSAULNIERS

François Désaulniers est auteur, musicien, illustrateur et chroniqueur à la radio. Il fait de la chanson, a publié des carnets de voyage, créé la série jeunesse Sur le bout de la langue et fait paraître un premier roman, L'Aiguilleur, aux Éditions Druide. www.francoisdesaulniers.net

Braconnages

Le soleil qui plombe, les roseaux qui tanguent, les foins fous, les nuées d'insectes frénétiques, les arbres remplis d'yeux et une longue langue noire sale, bitumineuse, qui se fait masser par des centaines de véhicules.

Happée par un tourbillon d'air chaud, une idée sauvage se retrouve face à face avec une camionnette orange et crème. Traverse le pare-brise, frappe de plein fouet, en pleine poitrine, la conductrice. C'est une mélodie. La lumière éblouissante sur la vitre rayée, le roulement erratique du moteur quarantenaire, le ciel nu, un panneau annonçant un casse-croûte fermé pour toujours… Une ligne mélodique monte, résonne au loin comme l'écho d'un écho. Un air fuyant, insaisissable. Insaisissable? Le cœur bat un peu plus fort sous la ceinture de sécurité. La musicienne marmonne, chantonne, esquisse le début de quelque chose, un frêle squelette sonore. Elle tend la main. Par terre, un stylo roule jusqu'au bout de ses doigts. Motel La Bonne Étoile. À cent vingt quelques km/h, appuyée sur le volant, elle trace une portée sismographique. L'idée est encore floue, à peine reconnaissable. Mais elle est là. Capturée à l'encre bleue coagulante sur l'envers d'un bout de carton déchiré. Une boîte de biscuits.

Des kilomètres, des heures. Dans un espace-temps tout neuf, une feuille glisse entre les rouleaux d'une imprimante chargée à bloc de cartouches qui sentent fort la couleur. Cyan : 90%. Magenta : 75%. Jaune : 40%. Noir : 85%. Les têtes crachotent et transpirent, imbibent la fibre du papier, imprègnent ses pores de pigments. La musique est encrée, prisonnière, comme le lynx aux aguets sur l'épaule de la musicienne.

Lumière.

Une semelle de caoutchouc fend l'air : fumikomi! La tête rentrée dans sa carapace de métal, un bouton chromé est enclenché. L'électricité court/sprinte dans un labyrinthe de circuits électroniques qui s'échauffent. Elle fonce dans une piste d'hébertisme de transistors, de résistances et de condensateurs. Les tensions s'animent, le signal se métamorphose. Les diodes électroluminescentes se sont allumées dans les petites boîtes colorées comme les fenêtres du centre-ville de Reykjavik la nuit. La mélodie traverse un trémolo, une pédale d'octave, un fuzz, elle avance en panthère, puis elle bondit, décuplée, hirsute, tonitruante, menaçante, hors d'un ampli aux tubes rougis comme des tisons. Le rugissement furieux d'une six-cordes à la touche d'ébène. Une lente plainte rauque.

À leur tour, de longues silhouettes sortent de l'ombre pour faire vibrer leurs cordes vocales métalliques, pour répondre à l'appel. L'acier chante. Il hurle dans les champs magnétiques d'une deuxième guitare malmenée par un ressort de vibrato. Il gronde, surdimensionné, au-dessus de la table d'harmonie d'une contrebasse sang d'ours. Il barrit sous les marteaux fous d'un immense piano à l'ivoire jauni pendant qu'un pedal steel ondule et serpente dans des marécages nocturnes sous un ciel étoilé des scintillements électriques d'un clavier Rhodes.

Est-ce vraiment toi, ce soir? Est-ce toi qui nous visites? Toi, frappée sur l'autoroute? Animal empaillé, capture de chasse aux yeux de verre, ou bête délivrée lâchée sur la foule?

Ainsi sois-tu.